

Cahiers de la recherche en éducation

Psychologie et crise de l'emploi : histoires de vie en bilan de compétences

Marie Santiago Delefosse

Volume 5, numéro 1, 1998

L'individu et les systèmes dans la crise du travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017294ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017294ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté d'éducation, Université de Sherbrooke

ISSN

1195-5732 (imprimé)

2371-4999 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Santiago Delefosse, M. (1998). Psychologie et crise de l'emploi : histoires de vie en bilan de compétences. *Cahiers de la recherche en éducation*, 5(1), 45–65.
<https://doi.org/10.7202/1017294ar>

Résumé de l'article

Cet article présente la démarche des histoires de vie pratiquée dans les centres de bilan de compétences. L'autrice y discute les conditions qui la rendent possible. Travailler son histoire de vie comporte une dialectique tensionnelle entre soi et l'autre, et entre soi et soi. Dans le contexte actuel de crise du travail et de perte de certains repères fondamentaux du moi, à la condition que l'accompagnateur respecte les limites d'intervention, la pratique de l'histoire de vie redonne la parole au sujet. Elle lui permet d'affirmer sa présence au monde, irréductible à la seule résultante des forces sociales et psychophysiques qui conditionnent l'existence.



Psychologie et crise de l'emploi : histoires de vie en bilan de compétences

Marie **Santiago Delefosse**

Université de Paris V – René Descartes

Résumé – Cet article présente la démarche des histoires de vie pratiquée dans les centres de bilan de compétences. L'autrice y discute les conditions qui la rendent possible. Travailler son histoire de vie comporte une dialectique tensionnelle entre soi et l'autre, et entre soi et soi. Dans le contexte actuel de crise du travail et de perte de certains repères fondamentaux du moi, à la condition que l'accompagnateur respecte les limites d'intervention, la pratique de l'histoire de vie redonne la parole au sujet. Elle lui permet d'affirmer sa présence au monde, irréductible à la seule résultante des forces sociales et psychophysiques qui conditionnent l'existence.

Introduction

Depuis quelques années et bien que cette perspective soit déjà ancienne en sciences humaines, de nombreuses publications redécouvrent la démarche des histoires de vie tant en sociologie qu'en sciences de l'éducation, ou bien encore en psychologie (de Gaulejac, 1984; Dominicé, 1990; Ferrarotti, 1983; Legrand, 1993; Pineau, 1984; Pineau et Jobert, 1989).

Il ne nous semble pas anodin que ce regain d'intérêt pour le sujet dans son historicité se développe au moment où la crise de l'emploi s'accroît. En effet, si l'on prend en compte la place primordiale du travail dans la constitution de la subjectivité humaine (Dejours, 1995), toute crise du travail ne peut que bouleverser le rapport que le sujet entretient avec son identité pour soi et avec son identité pour les autres. Considéré d'une manière dialectique, on pourrait d'ores et déjà affirmer que cet attrait pour la question de la subjectivité comporte le meilleur et le pire: le meilleur, quand il privilégie une approche de la crise du travail qui prend en compte la complexité du lien sujet-social; le pire, lorsqu'il suppose une responsabilité unique du sujet, dès lors rendu responsable, sinon coupable, de son manque d'intégration au travail.

C'est dans ce contexte dialectique que se situe notre propos (Santiago Delefosse, 1993, 1996, 1997, 1998)¹. Nous souhaitons, plus spécifiquement, le centrer sur la pratique des histoires de vie au cours des bilans de compétences personnels et professionnels comme démarche concourant à un soutien de l'identité professionnelle par le biais du développement de la qualification sociale des individus. Cette pratique s'intéresse aux savoirs issus de l'histoire, quelle qu'en soient la forme ou l'origine, accumulés par un individu et qui en font un sujet original. La démarche se présente comme psychologique et sociale, dans la mesure où son objectif est d'établir une liaison entre ces savoirs, issus de l'activité humaine, et leur utilité sociale potentielle dans différents domaines, professionnels ou autres. La démarche des histoires de vie doit donc rendre visibles ces savoirs qu'on ignore souvent, et dont la formalisation concourt à constituer une nouvelle qualification permettant leur pleine expression sociale dans un contexte permanent de transformation.

Lorsque nous nous intéressons au domaine de l'activité vécue, nous considérons que le fait même de la parler, de la mettre en forme pour soi et pour les autres est déjà une forme d'activité de reconstruction pour soi et pour le regard social (Binswanger, 1936; Le Moigne, 1995; Varela, Thompson, Rosch, 1993; Watzlawick, 1987). Ce processus de négociation comporte une tension dialectique entre conscience de l'activité perpétuelle de création de son être-dans-le-monde et conscience de son être-pour-soi.

1 Nous ne reviendrons pas ici sur l'hétérogénéité des définitions qui entourent la démarche des histoires de vie, signalée par les nombreux termes proches (psychobiographie, autobiographie, autobiographie raisonnée, récit de vie, histoires de vie, etc.), ni sur les implications des différents types de pratiques (en groupe ou individuel, par écrit ou par oral, travail de reconstruction effectué par le stagiaire ou par le formateur, cadres d'intervention très divers, etc.).

Les phénomènes de personnalisation, tels que les conçoit une certaine psychologie sociale (Tap, 1988), rejoignent alors les catégories phénoménologiques², telles que les ont décrites Binswanger (1928) et d'autres auteurs plus contemporains (Holstein et Gubrium, 1994; Kockelmans, 1987; Kvale, 1984): temporalité, rapport à l'espace, positionnement de soi, choix existentiel, prise en compte de l'importance de la rencontre dans le devenir de la personne.

1. Contexte des Centres interinstitutionnels de bilan de compétences et crise de l'emploi

En France, les Centres interinstitutionnels de bilans de compétences personnelles et professionnelles ont été mis en place à la suite d'une circulaire ministérielle parue en 1986. Pratique sociale officiellement reconnue, le bilan de compétences rassemble des procédures diverses sous-tendues par des modèles théoriques hétérogènes. La circulaire de 1986 qui prévoyait la création de quinze Centres interinstitutionnels de bilan de compétences, puis leur développement progressif, venait marquer une volonté des pouvoirs publics de faire reconnaître et valider des acquis personnels et professionnels dans le cadre d'une mobilité professionnelle de plus en plus nécessaire.

En 1992, une loi a officialisé ces pratiques en reconnaissant à tous les salariés le droit à un bilan tous les cinq ans. Les textes législatifs indiquent que le bilan doit «permettre à des travailleurs d'analyser leurs compétences professionnelles et personnelles ainsi que leurs aptitudes et leurs motivations afin de définir un projet professionnel, le cas échéant, un projet de formation» (*Loi 900-2*, Code du travail). Pour ce faire, divers outils sont mis à la disposition des intervenants du bilan. Ce travail comporte alors plusieurs objectifs à la fois personnels et professionnels. La majorité des accompagnateurs exerçant dans ces Centres ont une formation de psychologue, notamment de psychologue clinicien.

2 La phénoménologie réunit un certain nombre de penseurs du XX^e siècle par le recours à une même démarche qui considère que la description du vécu d'un événement peut nous faire accéder au sens de cet événement. La phénoménologie à laquelle nous nous référons concerne plus spécifiquement celle du courant psychodynamique héritier de Binswanger. Celui-ci tente un rapprochement entre doctrine psychanalytique et méthode phénoménologique. Sa technique se propose spécifiquement d'analyser l'être-dans-le-monde des individus. Elle consiste en une exploration aussi complète que possible de l'univers d'expérience du sujet en particulier pour ce qui concerne l'expérience subjective de la temporalité, de la spatialité, de la causalité, des relations avec les autres hommes et des modes d'inauthenticité. Elle permet ainsi de reconstituer et de rendre intelligible l'univers des expériences intérieures à partir du sens qu'elles prennent pour les sujets eux-mêmes (Ellenberger, 1961).

À l'origine, le public qui faisait appel aux Centres interinstitutionnels de bilan de compétences en 1986 était majoritairement salarié et consultait d'une manière privée et sans urgence aucune, le plus souvent afin de définir un autre projet professionnel qui satisferait mieux ses aspirations.

Mais, à partir de 1989, avec le développement de la crise de l'emploi, le public et ses motivations se modifient; la population des consultants se transforme; elle comporte une majorité de salariés qui se sentent menacés par de prochains licenciements et de personnes au chômage désarçonnées par l'instabilité du marché.

Dès lors, le vécu phénoménologique évoqué par ce nouveau public diffère de celui des origines tant par l'ampleur de la désorganisation de l'identité personnelle et professionnelle que par la situation vécue de crise existentielle et sociale, les deux étant liées. En effet, la perte de sens, le sentiment d'impuissance et d'insignifiance, la crise identitaire ne peuvent être rapportées à la seule personnalité, mais nous semblent bien des « incidences psychopathologiques de la condition du travailleur précarisé ou du sujet privé d'emploi »³.

Peu à peu, sous le poids d'une crise qui transforme en profondeur les règles socioéconomiques liées au travail, les consultants qui s'adressent au centre de bilan se plaignent massivement d'être privés de stabilité et de repères au point de vue professionnel et donc social; qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, les deux sont intimement liés dans notre culture.

À la recherche d'une identité perdue, diluée dans les conflits sociaux et dans le bouleversement provoqué par la perte d'emploi, ces personnes s'adressent aux accompagnateurs des centres de bilan en mettant en avant leur sentiment d'insignifiance et de dévalorisation. Ce vécu, souvent qualifié de dépressif, est repris dans le vocabulaire des experts (politiques, journalistes, mais aussi intervenants sociaux) qui insistent sur la perte d'autonomie de ces personnes, sur leur impossibilité à se projeter, sur leur limitation du champ temporel. Il est vrai que, lors des entretiens préliminaires aux bilans, le présent semble être devenu un temps figé, le futur peu imaginable et le passé ne présentant plus d'appui stable puisque l'expérience de vie n'a pas protégé de la crise. Cependant,

3 Expression que nous utilisons en hommage à Louis Le Guillant, l'un des fondateurs de la psychiatrie sociale, qui s'est attaché à l'étude des conditions de travail qui accentuent et favorisent les décompensations psychiques.

il ne faut jamais oublier qu'il ne s'agit pas de traits de la personnalité de ces consultants, manière de voir le problème qui les rendrait responsables de leur perte de travail, car ils seraient inadaptés à l'origine, mais bien d'un vécu existentiel entièrement intriqué avec une situation socioéconomique qu'ils n'arrivent plus à contrôler. Dans ce rapport à la crise de l'emploi, l'intrication du psychique et du social paraît indéniable et, comme Louis Le Guillant le remarquait en 1961 à propos des « Incidences psychopathologiques de la condition des bonnes à tout faire » :

[l'existence] est une histoire, construite et parfois altérée ou défaite par des conditions et des événements multiples, qui peuvent certes rappeler le passé, mais aussi poser des problèmes nouveaux : matériels, biologiques, affectifs, sociaux. en eux-mêmes pathogènes. Il me semble de plus en plus que seule la biographie totale, je suis tenté d'écrire le « roman » de nos malades, nous permet de les comprendre pleinement et, quelquefois, de les aider. La condition des bonnes, comme je l'ai déjà dit, ne fait souvent que préfacier un de ces romans, d'un pénible réalisme. Elle [commence] un pseudodestin, une succession ou plutôt un enchaînement de situations et de contradictions, au cours ou au terme duquel se situe quelquefois le trouble mental (p. 328).

Devant un tel bouleversement de vie et ses racines complexes, l'accompagnateur doit travailler en prenant en compte la tonalité subjective des consultants ainsi que l'impact du contexte socioéconomique sur le contenu du discours. Faute de quoi l'ignorance de cette crise existentialsociale ne débouche sur aucune solution mais, au contraire, sur une ordonnance de démarches dans lesquelles la personne ne peut s'investir et qu'elle ne peut s'approprier.

2. Une approche concrète des histoires de vie dans le contexte de crise de l'emploi

La démarche d'histoires de vie dans le cadre des bilans de compétences consiste à mettre en mots un trajet singulier de vie⁴, à le construire à travers le discours et à en établir un écrit personnel qui articule cheminement individuel, trajectoire sociale et parcours professionnel. L'accompagnateur de bilan, dûment formé, doit toujours s'assurer du consentement du consultant⁵.

4 Dans ce cadre des bilans, il ne saurait être envisagé de pouvoir travailler sur toute la vie; il s'agit donc d'une histoire de vie limitée aux moments du parcours scolaire, formatif, social et professionnel. vécus comme « importants » par le sujet.

5 Cet accord n'est pas juste une position de principe, mais bien la base de tout travail possible.

La démarche des histoires de vie comporte alors pour objectif de permettre à un sujet, en crise, de reconstruire une identité, de retrouver une unité et de se repersonnaliser dans, avec et grâce à la crise qu'il traverse; elle doit favoriser l'assimilation d'une situation concrète impossible à vivre, situation à ne pas confondre avec une adaptation résignée au contexte social. Pour cela, il faut faciliter l'appropriation des projets, des réalisations et de l'activité humaine au travail. Grâce à cette reconstruction, une série de compétences transversales peuvent se dégager en vue de la mise en œuvre d'un nouveau projet personnel et professionnel.

Un processus d'autoformation est recherché dans lequel le sujet prend et apprend de et par sa vie propre, dans lequel il gagne en différenciation et en distanciation de la situation subie pour devenir maître, non de son destin, soumis, en partie, au social, mais de ce qu'il en fait et de sa place existentielle :

l'homme, comme nous l'avons déjà relevé, n'est pas seulement nécessité mécanique et organisation, pas même monde seulement, et non plus seulement dans le monde, son être-présent ne peut absolument être compris que comme être-dans-le-monde, comme projet et éclosion de monde, comme Heidegger l'a irréfutablement montré. Et, dans cette mesure, son être-présent est aussi déjà le principe d'une possibilité de séparation entre nécessité et liberté, entre forme «close» et changement «ouvert», entre unité de structure, abandon de structure et changement en une structure nouvelle (Binswanger, 1936, p. 225).

Ce positionnement implique une élaboration approfondie remaniant à la fois le domaine affectif, le mode d'appréhension cognitive et l'insertion dans le monde social; travail d'affirmation de soi face au monde, difficile et douloureux au regard de la situation traversée.

Pour intervenir à ce triple niveau, l'accompagnateur ne dispose actuellement d'autre outil que la démarche qualitative des histoires de vie⁶. Dans son déroulement comme dans sa consigne, elle est plus simple que dans la formalisation qu'elle implique. Après une explicitation de la démarche et des objectifs attendus, il est demandé au consultant une rédaction des points qu'il juge importants dans son histoire de vie et qui sont en relation avec des situations professionnelles et sociales. Si, pour des raisons diverses, celui-ci éprouve des difficultés d'écrit, l'accompagnateur le rassure en minorant l'importance accordée à la syntaxe ou à l'orthographe, et en lui expliquant qu'il ne s'agit pas forcément d'écrire longuement, mais davantage de s'impliquer dans son

6 D'autres outils plus pragmatiques interviendront, dans un deuxième temps, en cours de bilan : les études de poste, la réalisation d'un portefeuille de compétences, les rencontres avec des professionnels, les évaluations de niveau, etc.

histoire. Par la suite, ce récit est repris ensemble, interrogé, questionné, développé durant plusieurs séances, généralement espacées d'une à deux semaines.

Le lecteur trouvera ci-après, à titre d'exemple, un court récit de vie, émouvant et poignant, rédigé par une jeune femme de 29 ans. Ce récit démontre combien l'implication des consultants peut s'exprimer à travers des textes courts dont le matériau consistant sert de base à de nombreux développements.

Cette jeune femme était au chômage depuis trois ans et sa situation sociale et professionnelle a ravivé les nombreuses crises et le souvenir des périodes d'instabilité vécues durant ses jeunes années. Tant qu'elle avait un travail stable, elle avait pu contenir ses souvenirs et ses angoisses. La suppression de celui-ci et la difficulté à en trouver un autre du fait de son origine la conduiront plus tard à l'hôpital psychiatrique pour une dépression grave accompagnée de manifestations psychosomatiques. Elle y séjournera six mois et, à sa sortie, sera confrontée avec la même impossibilité de trouver un emploi sécurisant dans lequel elle se sente considérée. Lorsque nous la rencontrons, elle fait partie d'un groupe de recherche d'emploi de « femmes chômeuses de longue durée », constitué par l'Agence nationale pour l'emploi.

Toutes les femmes de ce groupe, rencontrées lors des bilans, comme de nombreux autres consultants reçus dans d'autres circonstances, présentaient cette même conjonction entre souvenirs douloureux passés et réactualisation par la situation présente. Plus d'une génération après les travaux de Louis Le Guillant, les histoires de vie de ces consultants se présentent comme leurs funestes applications. La crise de l'emploi entraîne non seulement régression économique et sociale, mais aussi une cohorte de malaises psychologiques, qui vont en s'accroissant au fur et à mesure que se confirment les difficultés; le démontre l'histoire d'Amina⁷ :

Il faudrait pouvoir dire aux enfants qui naîtront que cette terre est inhospitalière envers les enfants arabes. Leur dire que le jeu est truqué d'avance, qu'ils sont disqualifiés d'avance.

C'est une longue histoire. Mon père ancien déporté des camps de concentration allemands, connu les humiliations quotidiennes, les dépressions constantes et le sentiment d'être un déchet. Au lendemain de la proclamation de l'indépendance de l'État algérien, mon père a choisi l'État français comme terre d'accueil pour ne pas dire d'exil.

7 Afin de respecter l'anonymat, nous avons omis des passages et modifié certaines données, tout en reportant la forme de l'écrit original. Amina était suivie par un psychiatre auquel, sur mon conseil, elle avait demandé son avis sur l'opportunité d'un travail à l'aide de la démarche des histoires de vie.

Je suis née en 1959 à Alger au plus fort de la guerre, entre la délation des uns et le mensonge des autres. Nous nous sommes donc fixés en France, rapatriés par les autorités militaires françaises et, dès 1963 nous étions installés dans un camp de concentration pour arabes aux environs de Poitiers dans la Vienne. Cet hiver-là fut l'un des plus froids dont je me souviens, il y en eut d'autres.

Plus tard, nous nous sommes installés à Poitiers, c'est là que je passais mon enfance et que naquit mon frère cadet.

Anciennement fille d'indigène d'Algérie, nouvellement naturalisée française, je connus, tour à tour, les humiliations quotidiennes, les dépressions constantes de ma mère, et le sentiment d'être de trop.

Nous avons continué quelques années encore à vivre de la « charité chrétienne ».

En 1970, nous partons pour un autre département de la France; la santé de mon père, je ne l'appris que beaucoup plus tard, l'y obligeait. Il décéda quelques années après des suites de guerres. Il fut enterré à Oran, je n'ai pas assisté à son enterrement. Je reçus pourtant à l'aube de mes 16 ans, la visite de deux mutilés de guerre d'origine juive.

Nous avons jusque-là vécu dans le sordide et le pseudo-assistanat, nous avons continué quelques années encore à vivoter de la charité chrétienne. Six ans après le décès de mon père, j'étais adoptée par la Nation Française, en tant qu'orpheline de guerre, une virgule en somme.

Je songeais parfois à partir pour l'Algérie, à tout laisser tomber, mais ce qui me retenait au bord de ruptures familiales violentes c'est que je manquais de raisons pour le faire, et puis il me fallait rester près de ma mère et de mon plus jeune frère, les aider à survivre en travaillant, afin que ni l'un ni l'autre ne sombrerent dans la folie. Cela dura six ans, j'ai continué à attendre, et beaucoup plus tard, je sombrais moi-même dans la folie...

À force de patience et de douleur, Amina construira un projet professionnel réalisable; elle s'insérera dans un stage professionnalisant de longue durée (deux ans). Les nouvelles que j'en ai eues, six mois après, étaient positives quant à son intérêt pour le stage, à son assiduité et à son insertion. En fin de bilan de compétences, elle dira : « Je me vois autrement et je sais que je n'étais pas folle... (long silence)... alors, je peux peut-être réussir quelque chose. »⁸

8 N'est-il pas remarquable que, dès 1961, Louis Le Guillant signale cette problématique particulière concernant les immigrés? Bien d'autres travaux, je crois d'un immense intérêt, devraient être entrepris. Ils nécessitent malheureusement des moyens considérables et suscitent peu d'intérêt et de concours. Un des premiers devrait concerner la pathologie mentale des Algériens vivant en France. Pathologie qui révèle d'une façon éclatante, « expérimentale » pourrait-on dire, l'action pathogène de certaines situations. Dans une sorte de malaise fait d'indifférence et de refus, on ne voit presque aucun psychiatre s'attacher à l'étude de cette « épidémie », si étonnante cependant et si riche d'enseignements dès qu'on ne se borne pas à ternir les manifestations psychopathiques – infiniment diverses à tous égards – observées chez les Algériens musulmans, pour de simples « psychoses réactionnelles » ou des simulations (Le Guillant, 1961, p.325).

La rédaction de l'histoire de vie en elle-même est un premier pas, mais ce n'est que lors de la relecture commune que de nouveaux liens apparaissent et que des sens nouveaux, liant crise actuelle et crises existentielles diverses, peuvent être retrouvés; parfois, le consultant rédige de nouveaux fragments. Environ quatre heures sont consacrées à ce temps de lecture et d'interrogation du vécu (dont les oublis, et les absences dans le récit). Le travail de formalisation de ces histoires de vie s'attachera à lier phénoménologie et soutien du processus de personnalisation; ainsi seront privilégiés dans cette lecture la relation au travail, l'image de soi pour soi et pour les autres, les rencontres (bonnes et mauvaises), les choix (et leur vécu), les scansion temporelles et les déplacements spatiaux⁹.

Un deuxième temps de lecture sera consacré au retour concret sur les différents types de compétences mises en œuvre au cours des expériences de vie (environ deux heures en commun en plus du travail personnel). Enfin, ce travail sera conclu par la rédaction d'un projet, liant passé, présent et futur, dans lequel expériences et compétences seront ajustées en fonction des réalités psychologiques, économiques et sociales.

3. Approche théorique des histoires de vie dans le contexte de crise de l'emploi

Nous ne cessons d'être étonnée à la fois par l'importance que ce travail existentiel et de personnalisation prend pour les consultants et par le retour de situations de dénuement psychosocial, qui nous semblaient révolues. C'est ainsi que nous estimons nécessaire le détour par la phénoménologie existentielle de Louis Le Guillant, dont l'actualité de l'œuvre en psychologie clinique du travail nous apparaît essentielle. Toutefois, d'autres voies, plus actuelles, elles aussi intéressantes et pertinentes à examiner, tout en n'étant pas contradictoires avec cette phénoménologie, traitent des questions de l'identité et de la personnalisation.

Car l'élaboration du vécu existentiel dans et par l'histoire de vie fortifie le sentiment d'identité, par la prise de conscience du lien entre réalisations

9 Ce temps peut être plus long dans les cas de vécus difficiles comme dans l'histoire de mademoiselle Amina.

et projets¹⁰. La démarche d'histoires de vie, comme celle qui vient d'être décrite, se situe à l'interface de l'approche phénoménologique et d'une pédagogie psychosociale, incluse dans les théories de la médiation.

3.1 Démarche d'appropriation de sens et personnalisation

Dans ce cadre de référence, l'homme se caractérise par sa capacité de se constituer ses déterminants dans l'avenir et par des activités complexes qu'on ne saurait ignorer : hésitation, confrontation des possibles, questionnement, projet, choix. Dans un champ théorique de l'organisation complexe de la personne, il faut tenir compte à la fois d'une théorie du choix existentiel et conflictuel, et d'une théorie de l'anticipation et du projet :

L'acteur social ne cherche véritablement à s'adapter à son milieu social, à s'y intégrer, que dans la mesure où il a le sentiment de pouvoir s'y réaliser, non pas seulement à travers la satisfaction de ses désirs, mais grâce à la possibilité d'y faire œuvre, de transformer tel ou tel aspect de la réalité extérieure, physique ou sociale, en fonction de ses propres projets (Tap, 1988, p. 169).

Le processus de personnalisation se caractérise par une quête du pouvoir sur les objets et sur le monde. Il est effort pour se signifier et créer des valeurs. Il implique processus de différenciation critique et dépassement des aliénations à son histoire et à autrui. Le lecteur trouvera ci-après un tableau présentant les grands thèmes qui opposent «sentiment de dépendance et d'aliénation à des situations non choisies» et «personnalisation à travers le sentiment d'existence»¹¹. Le travail d'élaboration dans et par les histoires de vie se donne pour objectif d'aider le passage d'une position existentielle à l'autre.

10 À l'inverse de certains auteurs, nous ne considérons pas la pratique du récit de vie comme une psychothérapie de type analytique, malgré une certaine analogie de surface qu'il ne faudrait pas confondre avec la structure de fond. Dans la psychanalyse (Freud, 1904-1919), l'essentiel du travail consiste dans l'analyse de transfert (relation analysant/analyste), ce qui ne peut être fait qu'à partir des associations libres d'idées de l'analysant, favorisées par un cadre particulier et une demande qui vient de l'analysant. Le travail analytique tournera autour de la déconstruction d'idéaux, de l'analyse des enjeux du désir. La construction psychanalytique concerne un matériau inconscient et possède des définitions et des règles de travail strictes, qui d'ailleurs ne cessent d'être débattues, qu'on ne peut transposer, sans en changer le sens, dans une pratique hors du cadre de la cure.

11 Tableau réalisé d'après les textes de Tap (1988) et de notre propre relecture phénoménologique de Binswanger (1928, 1936), Le Guillant (1957, 1958, 1961) et Minkowski (1933).

Tableau 1 – Processus de personnalisation
dans la démarche d'histoire de vie

Dépendance et aliénation dans les situations	Personnalisation et sentiment d'existence
Sentiment	Prise en compte de son pouvoir et de ses limites, acquisition d'une marge de manœuvre dans les situations vécues
Sentiment d'impuissance et manque de signification du vécu	Retrouvailles avec le ou les sens de son histoire et de son vécu, des liens entre passé, présent et futur
Incapacité à se situer par rapport à un système de normes sociales vécu comme étranger à ses choix propres	Prise en compte des règles internes qui ont conduit ses choix de vie, acceptation ou refus choisi de celles-ci
Refus d'adhésion aux valeurs de la communauté tout en s'en distanciant, et soumission passive à des normes rigides	Réorganisation des conduites face aux conflits et aux crises de la vie, reconsidération de soi comme acteur potentiel décidant ou non de «jouer».
Incapacité à se réaliser, épuisement dans la passivité et la suractivité, difficulté à vouloir ou à désirer réaliser	Reconnaissance de ses réalisations et accomplissements face à soi et face à l'extérieur (accompagnateur), appui sur celles-ci pour envisager l'avenir.

Ce processus de personnalisation, inhérent au développement humain, constitue une tentative constamment renouvelée de réalisation de potentialités, d'unification du moi, de maîtrise des possibles et d'harmonisation des aspirations dans un programme de vie. Le processus de personnalisation ainsi décrit correspond à la face consciente et sociale de la recherche d'affirmation existentielle. Il ne peut jamais être dissocié de la situation contextuelle dans laquelle il se déroule, tant dans le champ d'une psychologie clinique et phénoménologique du travail :

ces conditions de vie, quel que soit l'aspect sous lequel on les considère, s'intègrent dans un contexte psychologique qui leur confère une acuité particulière et en définitive leur caractère pathogène. Ce contexte psychologique lui-même n'a rien de mythique. Il est le reflet dans l'esprit de la malade des conditions sociales et éducatives, économiques et idéologiques, à la fois bien réelles et particulières qu'elle a vécues de son enfance à ce jour. Non telle ou telle condition, plus ou moins arbitrairement valorisée, mais leur succession et leur totalité (Le Guillant, 1957, p. 424).

que dans le champ d'une psychologie sociale des processus de personnalisation :

La personnalisation ne se réduit ainsi ni à l'individuation-identisation (affirmation, autonomie, unification, continuité), ni à l'«enculturation», ni aux systèmes d'interactions. Elle est une tentative toujours renouvelée de leur totalisation par la construction de nouvelles visées, de valeurs finalisées, de projets de transformation de soi, de changement dans les relations interpersonnelles et dans les règles ou institutions sociales et culturelles [...] Par un jeu complexe de régulations entre le moi, les autres, les « Nous », et les institutions, la personnalisation est en fait un constant effort de décloisonnement et de repersonnalisation, de lutte contre les clivages internes et les aliénations exogènes qui transforment l'homme en objet, en animal ou en automate (Tap, 1988, p.46).

La démarche des histoires de vie se présente comme une interface entre démarche d'appropriation du sens et élaboration du vécu subjectif de son histoire. Démarche volontaire, elle a pour objectif un accroissement de la responsabilisation grâce à un travail de reconstruction des éléments biographiques mais aussi d'autoévaluation.

3.2 Démarche d'appropriation de sens et identité pour soi

La relation ainsi instaurée tient de la médiation sociale : un semblable (et pas un même) renvoie des questions sur ce qu'il ne saisit pas du récit. Ce pointage sur un aspect du discours a effet d'interprétation. Aussi, les effets identificatoires ne sont pas annulés. Mais ici, justement parce qu'on n'est pas dans un cadre psychanalytique, ces jeux identificatoires ne renvoient pas au même traitement ni à la même utilisation; ils ne peuvent constituer le matériel premier du travail. Seules seront traitées les interactions entre le pôle médiationnel institutionnel, le pôle représentatif social et le pôle affectif individuel. La prise en compte constante de cette dimension institutionnelle et sociale permet, voire limite, l'expression au domaine du vécu existentiel conscient ramené à la conscience de soi et de son identité propre.

L'identité personnelle est ici conçue comme un système de représentations et de sentiments multiples, qui se construit sur un horizon temporel et permet de se penser comme unité-continuité existentielle. La démarche d'histoires de vie, par son intérêt pour la vie dans sa globalité, contribue à la fortification de ce système de construction de l'identité personnelle. La démarche œuvre en vue d'une unification de soi et d'une retemporalisation de la vie à travers l'élabo-

ration du sens et la mise en évidence de liens entre passé et futur. La démarche mobilise plusieurs types de facteurs favorisant ces processus de construction de l'identité (qui reste un assemblage d'identités multiples) :

- la dimension temporelle (qui ne veut pas dire chronologique);
- le sentiment d'unité et de cohérence des conduites qui se trouve sollicité par le lien créé entre des bribes de vie qui semblaient isolées;
- l'originalité qui accentue le sentiment d'estime de soi et se renforce par le caractère unique et exemplaire de toute vie (permettant de se distinguer d'autrui et ainsi de fortifier son autonomie);
- la créativité, possibilité d'agir sur le monde et d'être producteur, est activée par la nécessité de «produire» sa vie; ce qui suppose activité et non simplement une passivité du «raconter» (pris au sens de la décharge sans élaboration). Ainsi, nous considérons indispensable cette production écrite, quoi qu'elle en coûte, puisqu'elle est partie prenante à part entière de la fortification de l'estime de soi et de l'affirmation de soi comme autonome s'opposant au monde extérieur ou à autrui en tant que distinct. Cette production est créativité et création.

Affirmation de son identité, processus de personnalisation et position existentielle d'être-libre-dans-le-monde se construisent donc par le passage de la passivité à l'activité, corrélatif au passage d'une situation peu porteuse de sens à une situation de valeur signifiante :

Toute personnalisation est une tentative de totalisation, d'effort, d'harmonisation entre les conditions d'existence et d'interaction, et les processus et événements spécifiques de l'histoire individuelle. Seule l'analyse biographique permet de mieux comprendre cette tentative dans le jeu des confrontations et des conflits, des réussites partielles ou des échecs, des visées égocentriques ou altérocentriques (Tap, 1988, p. 51).

3.3 Démarche d'appropriation de sens et identité pour soi et pour les autres

Le point de vue phénoménologique nous apporte un éclairage complémentaire des effets obtenus, structurels et individuels. L'histoire de vie, telle qu'elle va pouvoir être énoncée (avec tout ce que la personne aura évoqué mnésiquement mais sans vouloir/pouvoir en parler, évocation consciente mais tue), va subir une transformation en miroir, c'est-à-dire inversée, du fait du sim-

ple questionnement par un représentant institutionnel, l'accompagnateur, la personne interrogée se sentant alors plus ou moins bien comprise.

Le récit se trouve ainsi sans cesse élaboré, par un réaménagement en fonction de son vécu perceptivoaffectif, face à son propre discours, face aux questions de l'autre (accompagnateur) et face à la perte ressentie inhérente au détachement des paroles de soi et à leur transformation en miroir. Cette réélaboration participe à l'avènement d'une identité, image de soi (satisfaisante ou non, peu importe du moment qu'elle se forme), Gestalt qui, même si elle est leurrante, n'en est pas moins indispensable à l'être humain social. La démarche d'histoires de vie facilite la reproduction de cette étape inaugurale indispensable qui, chez le petit d'homme, l'institue comme identité et personne autonome face à l'autre.

Au point de vue structural, la pratique possède donc deux faces : l'une, explicite, se fonde sur une certaine méconnaissance des limites de la communication entre deux personnes, exagérant parfois même la fusion communicante; l'autre, implicite, fait fonctionner structurellement, et non plus affectivement, l'articulation phénoménologique-individuel et social communicatif.

Ce travail en miroir, constitutif d'une identité, d'une image globale de soi et de son parcours comportera plusieurs temps et espaces d'énonciation, repérables dans l'histoire de vie. En effet, si l'élaboration issue du travail sur l'histoire de vie n'était qu'un simple «regonflage de l'image de soi», le travail effectué ne durerait que le temps d'union dans le bilan, provoquant dès l'arrêt un vécu dépressif.

3.4 Les trois temps indispensables de la démarche

À travers nos pratiques et nos élaborations théoriques, il nous a semblé pertinent de distinguer les trois moments nécessaires et indispensables pour conduire la démarche à son terme.

Premier temps – Un temps-espace de «centration sur soi» et son récit, producteur de sens mais créateur d'une identité-globalisante. Temps phénoménologique d'analyse du vécu, à la fois nécessaire dans le parcours mais à dépasser dans ses aspects idéalisants.

Deuxième temps – Ce temps doit être accompagné d'un mouvement contraire de « décentration de soi », mouvement qui ne peut débuter qu'après l'établissement d'une image identitaire relativement stable et unifiée qui permette le déplacement de cette perception de soi vers un autre semblable (représentant de la société, du système) et cela, sans que la première perception se retrouve annihilée par la présence de la seconde. Ce deuxième temps-espace par décentration de soi laisse une possibilité à l'autre d'exister dans son histoire sans être réduit à l'agresseur dévastateur ou à l'idéal inaccessible. À ce moment apparaît la question de l'identité pour soi et de l'identité pour les autres. La reconstruction identitaire-globalisante se double alors, grâce aux écoutants en miroir, d'un mouvement d'altérité-conflictuelle qui provoque une certaine perte de soi dans la parole. Ce double mouvement est ce qui constitue l'être humain, être social par définition.

Troisième temps – Le récit de vie va comporter un troisième temps-espace, lors du passage à l'écrit échangé avec l'accompagnateur. La mise en écriture, le moment de la fixation de la trace de soi, après ce travail de construction de soi à travers la reprise des moments d'identité et de la place de l'altérité dans son histoire va pouvoir devenir un « moment pacificateur du lien social », en tant que personne prise dans la trame d'une histoire privée qui a été rendue publique, exposée donc aux conséquences dévastatrices (imaginaires) des autres et dont la trace écrite est pourtant devenue possible créatrice et non mortifère.

4. Discussion et limites de la démarche des histoires de vie en bilan de compétences lors de situations de crise

4.1 La formation des intervenants : une position éthique à respecter

La démarche d'histoires de vie dans les bilans nous semble principalement pouvoir agir sur les aménagements possibles du moi en cours de vie, ce qui n'est pas rien. Aussi, la formation des praticiens d'histoires de vie nous apparaît comme le point le plus faible de la chaîne, car la pratique des histoires de vie peut connaître bien des dérives, entre dévoiement dans la relation imaginaire duelle et ratiocination symbolique herméneutique, mais aussi entre adaptation du moi et passion pour le conseil ne laissant aucune liberté à l'autre.

De ce fait, la formation et surtout le désir et les attentes des intervenants en bilan utilisant l'histoire de vie conditionnent les théories explicites et implicites qui déterminent à leur tour les pratiques.

L'ensemble de la démarche exige une position éthique rigoureuse de l'intervenant: il doit s'assurer du volontariat et, grâce à ses interventions, bien démarquer le processus de toute thérapie comme de toute approche uniquement évaluative.

L'accompagnateur de bilan n'est pas là pour juger ni, *a fortiori*, pour interroger la véracité. Car ainsi posée, la question de la véracité n'est que le cache-sexe de celle de la croyance: «Faut-il y croire?» Or, toute fascination par l'histoire racontée entraîne la mise en place de confusions séductrices et agressives de part et d'autre, qui, si elles sont pour une part inhérentes à la communication chez l'être humain, doivent être connues, (re)connues et canalisées afin de permettre une élaboration symbolique. Dans cette démarche, on ne peut qu'attester d'une parole. Aussi, le débat sur la «véracité» des dires reste pour nous un épiphénomène qui évite de questionner la structure même des effets de la démarche des histoires de vie.

Si un travail peut être ici effectué, il tiendra dans la capacité de l'accompagnateur à différencier «croyance» et «attestation». Il doit attester d'une histoire qui lui est livrée en s'attachant aux effets symboliques du dire, de l'écrit et de l'inscription sociale faite dans un centre de bilan auprès d'un supposé expert.

Car la demande de bilan de compétences n'apparaît pas au hasard; elle s'effectue au détour d'un parcours, dans un moment de doute, dans l'adresse au social d'un questionnement profond: «Qui suis-je pour le monde? Qu'est-ce que je vaudrais pour le monde du travail? Que veut l'autre? Que me manque-t-il, comme compétences, pour être accepté? Pourquoi ne suis-je pas reconnu?» Moment de vascillation des choix identificatoires et de l'affirmation identitaire: «tout ce travail psychique, constituant ma vie, long et douloureux, n'aurait donc servi à rien?». C'est un moment de questionnement du regard des autres dans le social qui interroge le lien social.

Or, ces bouleversements rencontrés par le consultant se portent en un lieu social particulier, le Centre de bilan de compétences personnelles et professionnelles, lieu dont l'appellation même indique l'interface entre le dehors et le

dedans. L'accompagnateur de bilan se trouve lui-même questionné sur son rapport entre dedans et dehors, entre psychique et social, entre théorie et pratique. Position qui n'est pas sans risques et qui peut provoquer bien des mécanismes de fuite si l'accompagnateur ne peut s'appuyer sur une solide formation aux phénomènes psychiques et sociaux et sur une éthique qui respecte la liberté existentielle du sujet consultant.

4.2 Risque d'un travail de bilan sur prescription

Un deuxième écueil peut rendre le travail des histoires de vie en bilan inopérant, voire dangereux, pour les personnes. En effet, lorsque le bilan de compétences se trouve prescrit par un employeur, ou simplement que le consultant se sent en situation d'obligation par rapport à un employeur, pensant éviter un licenciement, ou par rapport à une institution, craignant la suppression de certaines aides. Dans ces cas, le décalage entre les demandes et les possibilités réelles des bilans de compétences devient inévitable et la démarche des histoires de vie ne peut apporter un quelconque bénéfice.

Pour les différentes institutions ou entreprises, prescrire ce type d'intervention de bilan revient souvent à vouloir ordonner la psychologisation des sujets qui, loin de les renvoyer à leurs responsabilités dans le lien social, les objective à l'intérieur de leur psyché. C'est vouloir trouver une raison uniquement psychologique à leur mal-être face à leur situation de chômeurs ou à leur licenciement prévisible.

Le risque de la démarche des histoires de vie, serait alors de s'inscrire dans le courant d'une psychologie solipsiste; celle qui reproduirait, en l'avalisant, le consensus social individualiste; consensus qui méconnaît la profonde articulation entre individu et monde humain. La démarche d'histoires de vie pourrait alors se trouver réduite à un aspect manipulateur, avoué ou non.

L'employeur, quand il est le demandeur du bilan, veut les résultats: l'un d'entre eux, sénateur-maire de surcroît, ne nous a-t-il pas dit: «D'accord, vous ne me donnez rien par écrit, mais vous pouvez parler!» (La loi soumet l'accompagnateur de bilan à l'entière confidentialité.)

Le salarié, quand il a encore du travail, accepte ou demande un bilan non pas tant qu'il souhaite changer – le plus souvent, il est dans une situation où

il est incapable d'une libre décision – mais qu'il veut sauver son emploi ou en retrouver un rapidement.

De petites transgressions en petits arrangements face au désarroi des personnes et à la difficulté de supporter sa propre impuissance devant la tâche, les conditions sont réunies pour rendre le travail de l'accompagnateur encore plus complexe qu'il ne l'est déjà. Orienter, séparer les places, différencier des objectifs sont l'un des versants de l'intervention des histoires de vie.

Dépasser la confusion institutionnelle ambiante, resituer ce qui est du domaine du psychique individuel (de l'histoire passée et de la manière dont le sens se construit) et ce qui relève du domaine du social ou du politique (le manque de travail, les exigences de l'entreprise d'un don de soi de plus en plus important sans aucune reconnaissance) en constituent l'autre versant, qui appartient à l'éthique de l'accompagnateur.

Conclusion

Travailler son histoire de vie comporte toujours une dialectique tensionnelle entre soi et l'autre, soi et les autres (supposés dans la parole et puis dans les écrits), et enfin entre soi et soi. Dans ce contexte, le sujet individuel «psychologique» n'existe pas; le sujet prend sa forme du social, à travers des paroles qui le disent et à travers des regards qui lui fixent un lieu pour se voir. Le sujet, que nous distinguons du terme «personne», ce sujet au plus intime de nous-même, se trouve doublement divisé; d'une part, en tant qu'être parlant, donc social, il ne peut jamais «tout dire» et, d'autre part, en tant qu'être social, donc parlant, il est inclus dans le malaise inhérent à la civilisation.

Dans cet espace restreint de liberté, le sujet se construit à travers cette dialectique tensionnelle entre soi individuel et soi social. À la condition que l'accompagnateur respecte les limites d'intervention et l'éthique nécessaire, dans le contexte actuel de crise du travail, de perte de certains repères fondamentaux constituant le moi, la pratique de l'histoire de vie redonne la parole au sujet historique. Elle lui permet d'affirmer sa présence au monde, irréductible à la seule résultante des forces sociales et psychophysiques qui conditionnent l'existence :

le narrateur, dans le geste même de dire son récit, s'affirme comme instance capable de mettre son passé au présent et d'ouvrir ainsi une brèche dans le flux vital. Creusant

l'intervalle du présent, il se fait exister comme projet d'un avenir qui, s'il n'est pas sans déterminants, ne cesse pas de lui appartenir en raison des choix qu'il s'autorise. Telle serait la fonction éthique fondamentale de la pratique du récit de vie : permettre au sujet d'actualiser son être-en-projet, au-delà des projections purement imaginaires comme de l'inertie de celui qui laisse courir sa vie sur son erre (de Villers, 1993, p. 62).

Références

- BINSWANGER, L. (1928).
Fonction vitale et histoire intérieure de la vie. In *Introduction à l'analyse existentielle* (éd. 1971). Paris : Minuit.
- BINSWANGER, L. (1936).
La conception freudienne de l'homme à la lumière de l'anthropologie. In *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne* (éd. 1971). Paris : Gallimard.
- DEJOURS, C. (1995).
Le facteur humain. Paris : Presses universitaires de France.
- DOMINICÉ, P. (1990).
L'histoire de vie comme processus de formation. Paris : L'Harmattan.
- ELLENBERGER, H.F. (1961).
Existentialisme et psychiatrie. In *Médecines de l'âme* (éd. 1995). Paris : Fayard.
- FERRAROTTI, F. (1983).
Histoires et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales. Paris : Méridiens.
- GAULEJAC, V. DE (1984).
Approche sociopsychologique des histoires de vie. *Éducation permanente*, 72, 33-47.
- HOLSTEIN, J. et GUBRIUM, A. (1994).
Phenomenology, ethnomethodology and interpretative practice. In N.K. Denzin et Y.S. Lincoln (dir.), *Handbook of qualitative research* (p. 262-272). Londres : Sage.
- KOCKELMANS, J.J. (dir.) (1987).
Phenomenological psychology: The Dutch school. Dordrecht : Martinus Nijhoff.
- KVALE, S. (1984).
The qualitative research interview : A phenomenological and a hermeneutical mode of understanding. *Journal of Phenomenological Psychology*, 14, 171-196.
- LE GUILLANT, L. (1957).
Un exemple clinique : histoire de Mme L. In *Quelle psychiatrie pour notre temps, travaux et écrits de Louis Le Guillant* (éd. 1984). Toulouse : Erès.
- LE GUILLANT, L. (1958).
Le travail et la fatigue. In *Quelle psychiatrie pour notre temps, travaux et écrits de Louis Le Guillant* (éd. 1984). Toulouse : Erès.

- LE GUILLANT, L. (1961).
Incidences psychopathologiques de la condition de «Bonne à tout faire». In *Quelle psychiatrie pour notre temps, travaux et écrits de Louis Le Guillant* (éd., 1984). Toulouse: Erès.
- LEGRAND, M. (1993).
L'approche biographique. Paris: EPI.
- LE MOIGNE, J.L. (1995).
Le constructivisme (2 tomes). Paris: ESF.
- MINKOWSKI, E. (1933).
Le temps vécu. Paris: Presses universitaires de France.
- PINEAU, G. (1984).
Produire sa vie: auto-formation et autobiographie. Montréal: Edilig.
- PINEAU, G. et JOBERT, G. (1989).
Histoires de vie (2 tomes). Paris: L'Harmattan.
- SANTIAGO DELEFOSSE, M. (1993).
Histoires de vie et réinsertion dans l'écrit. In J. M. O. Delefosse (dir.), *Par l'écriture* (p. 109-124). Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- SANTIAGO DELEFOSSE, M. (1996).
Histoire de vie en bilan de compétences: un temps possible d'aménagement du moi? *Bulletin de psychologie*, 3, 465-470.
- SANTIAGO DELEFOSSE, M. (1997).
Temporalité psychique dans l'écriture de l'histoire de vie. *Le langage et l'homme*, XXXIII, 91-98.
- SANTIAGO DELEFOSSE, M. (1998).
Psychanalyse, histoire de vie: père ou frère, quel compagnon? In G. Pineau (dir.), *L'accompagnement en histoires de vie* (p. 141-156). Paris: L'Harmattan.
- TAP, P. (1988).
La société Pygmalion, intégration sociale et réalisation de la personne. Paris: Dunod.
- VARELA, F., THOMPSON, E. et ROSCH, E. (1993).
L'inscription corporelle de l'esprit. Paris: Seuil.
- VILLIERS DE, G. (1993).
L'histoire de vie comme méthode clinique. In *Cahiers de la section des Sciences de l'Éducation*, 72, Université de Genève.
- WATZLAWICK, P. (dir.) (1987).
L'invention de la réalité, contributions au constructivisme. Paris: Seuil.

Abstract – This article presents the process of doing life stories as practised in centres for assessment of adult competencies. In it, the author discusses the conditions that make the process possible. Working on one's life story entails the tension of a dialectic between self and other and between self and self. In the current context of the crisis in the workforce and loss

of some of the basic reference points for the self, and always assuming the counsellor respects the limits of intervention, the practise of doing life stories restores speech to the subject. It allows the subject to assert her or his presence in the world, a presence that cannot be reduced to a product of the social and psychophysical forces that influence our existence.

Resumen – Este artículo presenta el trámite practicado en centros de evaluación de competencias acerca de las historias de vida. En él, la autora discute las condiciones que la hacen posible. Trabajar su historia de vida conlleva una dialéctica tensional entre uno mismo, entre si mismo y el otro. En el contexto actual de crisis de trabajo y de pérdida de algunos puntos de referencia del «YO», la práctica de la historia de vida hace que el sujeto retome la palabra, a condición de respetar los límites de intervención por parte del acompañante. Esto le permite afirmar al mundo su presencia irreductible a la única resultante de las fuerzas sociales y sicofísicas que condicionan la existencia.

Resümee – Dieser Artikel führt vor, wie Lebensgeschichten in Zentren der Kompetenzerfassung methodisch aufgearbeitet werden. Die Autorin erörtert die Bedingungen, unter denen diese Methode einsetzbar ist. Seine eigene Lebensgeschichte aufzuarbeiten, erzeugt eine dialektische Spannung zwischen Ich und Nicht-Ich sowie zwischen Ich und Ich. Im gegenwärtigen Kontext eines von Krisen geschüttelten Arbeitsmarktes und des Verlusts gewisser fundamentaler Bezugspunkte des Ich bietet das Erzählen der Lebensgeschichte dem Subjekt die Möglichkeit, sich auszusprechen, unter der Bedingung allerdings, dass die Begleitperson die Grenzen ihres Eingreifens respektiert. Die Lebensgeschichte erlaubt dem Subjekt, seine Präsenz in der Welt zu behaupten, eine Präsenz, die sich bis auf die sozialen und psychophysischen Grundkräfte der Existenz zurückführen lässt.